

MIGRATIONS

L'histoire, dit Tolstoï, a pour objet la vie de l'humanité, et avant tout les mouvements des peuples. C'est ce qu'illustre bien la campagne de Russie, qui est un énorme déplacement de population. En 1812, les centaines de milliers d'hommes de la Grande Armée sont précipités dans un grand mouvement d'ouest en est, bientôt suivi de son reflux d'est en ouest, et ce reflux entraîne à travers toute l'Europe l'armée russe et ses alliés. Paris-Moscou, Moscou-Paris. Et ce qui ressort le plus brutalement de ce phénomène de va-et-vient, c'est son coût. Plus d'un demi-million de vies, sans compter les régions détruites et les existences ruinées. L'expérience de l'ouragan est amère. Humainement, c'est un désastre. En termes de mouvements, en termes de cinétique, c'est un trait de plus sur la surface griffée de la terre.

Une fois qu'on place au premier plan les mouvements des populations et les déplacements des peuples, la durée historique devient un kaléidoscope de migrations. Dans toutes les directions et sous toutes les formes, les élans migratoires ont zébré la planète. Tolstoï rappelle quelques exemples : les grandes invasions, les Croisades, les plongées russes vers le Caucase ou vers l'Asie. Mais bien d'autres cas se présentent aussitôt à l'esprit, et de toute façon aucune énumération ne serait complète. Dès qu'on essaie d'élargir la prise aux histoires nationales des autres continents, dès qu'on regarde sous cet éclairage l'espace des passés humains, on perçoit une animation mobile infatigable.

Comment une population se déplace-t-elle? Tantôt ce sont des invasions guerrières qui font demi-tour, par défaite ou spontanément. Tantôt les masses conquérantes plus complexes

ne repartent pas et deviennent la nouvelle population. Parfois le déplacement est imposé à un peuple déporté ou esclave. Ailleurs l'espoir du gain, le désir de conquête, la curiosité d'explorer, l'obstination prophétique, ou encore l'absence de ressources ou la pure nécessité de fuir, poussent les civils comme les militaires vers des espaces nouveaux, qui peuvent être des régions habitées ou des régions vides, ou même de nouveaux continents.

Entreprises civiles ou militaires, conquérantes, coloniales, religieuses, commerciales. Migrations subies et forcées ou départs volontaires nés d'une initiative collective ou bien d'une inspiration personnelle. Migrations pour le gagne-pain, pour un principe, pour la survie. Migrations d'espoir ou de désespoir. Migrations qui réussissent ou qui échouent. Tous les cas d'exodes sont illustrés partout et illustrés vingt fois. Tous les trajets, tous les tracés. C'est à toutes les échelles qu'on retrouve le zigzag de la mobilité.

Mais pourquoi, au fond? Qu'est-ce qui pousse l'humanité à se déplacer en masse si souvent? Par-delà les raisons propres à chaque cas, quelles sont les forces qui suscitent la mobilité et la rendent irrésistible à la façon d'un phénomène naturel? À la source des événements historiques, quel est le moteur de l'histoire? C'est l'interrogation de Tolstoï, qui considère les données brutes, les phénomènes massifs, les populations en route, l'énormité des déplacements, et non les motivations. Sa réflexion sur l'histoire ne prend jamais en compte les motivations.

Si le regard s'arrête sur les origines, les conquêtes, les mélanges, les mouvements successifs, les mouvements simultanés, qui constituent partout l'histoire des peuples, il vient un point où la planète historique se met à tourner trop vite dans tous les sens. Les déplacements courent la surface, ils n'ont jamais cessé de constituer et de reconstituer la surface. Comme si l'activité la plus visible des peuples avait été de se déplacer sous tous les modes possibles. On découvre que l'humanité bouge, que c'est pour elle une manière d'être fondamentale,

qu'à toutes les échelles son histoire est une histoire d'errance et de voyage et qu'ici l'instabilité est première.

Tolstoï a peut-être raison et c'est peut-être cela, ce phénomène même, qui est le juste objet de l'histoire. Mais sous cette forme vertigineuse qui n'appréhende rien. Il se fixe sur la campagne de Russie, qui est une aventure historique particulière et peut-être aussi le type exemplaire de toutes les autres.

*

C'est cette vision de l'histoire humaine si singulière, si radicale, qui est mon objet ici. En poussant à l'extrême la pensée historique de l'œuvre, je veux dégager, dénuder, une conception de la réalité humaine livrée aux migrations, aux violences et aux guerres. Comment se présente un ordre humain aléatoire et brutal où les volontés et les intentions ne déterminent pas ce qui se passe - quand l'expérience personnelle a pour centre la guerre et l'expérience historique a pour centre la guerre. Que voit-on, quel spectacle de l'existence individuelle et de la durée historique, en dégageant cette perspective jusqu'au bout ?

On ne s'étonnera pas de ne pas toujours reconnaître le roman auquel on est habitué, ce roman qui a joué un rôle intime fondateur pour tant d'adolescences et qui a un statut presque sacralisé dans nombre de pays. Je ne m'attache pas à la conduite du roman. Il a été rédigé de 1864 à 1869, de sorte qu'avec les années de préparation on peut dire que l'œuvre remplit la décennie 1860 de l'écrivain. Il n'est pas surprenant que pendant ces années de préparation et d'écriture les enjeux romanesques aient pu se déplacer. Par exemple, le prince André, qui devait d'abord mourir de ses blessures en 1805 après la bataille d'Austerlitz, meurt de ses blessures en 1812 après la bataille de Borodino. Dans une œuvre qui anime de si nombreux personnages, des transformations de ce genre n'étonnent pas. Il est normal qu'il y ait du bougé dans la genèse des principaux personnages : les jeunes Bolkonski, le prince André et la princesse Marie ; les jeunes Rostov, Natacha

et Nicolas; et Pierre Bezoukhov, qui entre en scène, arrivé de l'étranger, en changeant de statut et de position sociale. De bâtard au bord de la société il devient l'héritier reconnu d'un prince et le propriétaire de grands biens. Et c'est peut-être cette instabilité initiale qui fait porter à Pierre, toujours massif et toujours gauche, toujours perdu dans son immense bonne volonté, toute la difficulté d'être homme.

Je n'ai rien à dire sur la façon dont le roman se transforme en près de dix ans de préparation et d'écriture, car ma lecture est une lecture directe dénuée de toute érudition, une lecture profondément étrangère à la critique littéraire. Ainsi, je m'en tiens à la traduction Mongault, titrée *La Guerre et la Paix* dans la vieille édition de 1952 de la Pléiade, et sans chercher plus loin je garde l'orthographe de sa transcription des noms.

Cette lecture directe me laisse courir au plus vite à l'extraordinaire grondement intuitif et conceptuel qui se joue dans l'épaisseur des pages. Comme le remarque Tolstoï, une œuvre qui englobe fiction romanesque, histoire militaire et discussions d'idées n'est ni un récit historique ou psychologique, ni l'exposé d'un système. Elle n'appartient à aucun genre littéraire. On y avance comme sur une surface volcanique où plusieurs valeurs et plusieurs urgences surgissent et se dérobent et reparaissent plus loin comme des flammèches.

Les aspects réflexifs sont ce qui m'a retenue. Ils prennent de plus en plus de place et d'importance, jusqu'à faire d'un roman historique une réflexion de fond sur l'histoire et sur ce que l'expérience de l'histoire est pour nous. Et jusqu'à faire du livre presque un journal personnel de la réflexion de Tolstoï sur plusieurs d'années.

J'ai été arrêtée malgré moi et presque bouleversée, car rien n'est plus saisissant, et attachant, que de suivre au fil de la lecture le travail d'un esprit à la recherche de sa pensée. J'ai trouvé fascinant de percevoir comment les intuitions de Tolstoï s'affirment au cours de l'ouvrage, tandis que son imagination rationnelle s'essaie tour à tour à des terrains et à des langages différents, physicienne, ou biologique, ou technique; comment

une chaleur rhétorique sans espoir libère progressivement sa critique féroce des interprétations de l'histoire et sa vision absolument sombre de l'ensemble de l'aventure historique; et aussi comment des idées latérales apparaissent en route et passent au premier plan, comme le thème de la sagesse du sentiment populaire russe. Comment n'être pas passionnée par le spectacle d'une activité intellectuelle intense qui se cherche une issue, une issue de pensée et une issue de respiration – surtout quand c'est aussi le spectacle d'un superbe et puissant oiseau qui se débat contre sa propre cruauté.

Non, ce n'est pas un essai sur *Guerre et Paix*. C'est un essai sur la vision nihiliste de l'histoire qui court dans le livre et s'y exprime par éclats. C'est une interrogation sur la pure violence de l'histoire.